“ Vive le merveilleux-vrai ! ” Romanesque et utopie scientifique dans la littérature de jeunesse en 1850. L’exemple d’Isabelle Meunier

Amélie Calderone

▶ **To cite this version:**

Amélie Calderone. “ Vive le merveilleux-vrai ! ” Romanesque et utopie scientifique dans la littérature de jeunesse en 1850. L’exemple d’Isabelle Meunier. Romanesques : revue du Cercll : roman & romanesque, 2020, Littérature de jeunesse et romanesque, 12, pp.67-81. 10.15122/isbn.978-2-406-10636-4.p.0067 . halshs-02888077

HAL Id: halshs-02888077
https://shs.hal.science/halshs-02888077v1

Submitted on 2 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Vive le merveilleux-vrai ! »
Romanesque et utopie scientifique dans la littérature de jeunesse en 1850.
L'exemple d'Isabelle Meunier

Amélie Calderone

[Version auteur]

Entre 1850 et 1851, la *Revue de l'éducation nouvelle, Journal des mères et des enfants*, publie un récit d'Isabelle Meunier, les *Aventures surprenantes de cinq enfants abandonnés*. Le titre sonne d'emblée comme une promesse à la redondance hyperbolique : celle d'emmener les petits lecteurs en compagnie de jeunes héros sur les routes fabuleuses du monde au fil d'étonnantes péripéties. Si l'expression « roman d'aventure » n'apparaît qu'après 1860[1], la locution ne fera en réalité que consacrer un goût de l'exotisme, de l'exploration et de la mobilité qui naît dans les années 1840, et auxquelles certaines entreprises de presse, à l'instar du *Magasin pittoresque* d'Édouard Charton (1833-1939), appelant au rêve par sa volonté de diffusion des connaissances, ne sont pas étrangères. *Les Aventures surprenantes* s'engagent ainsi dès leur intitulé à régaler leur public de cette « saturation événementielle de la diégèse[2] » propre au romanesque et induisant son « extensibilité infinie », pour reprendre les termes de Jean-Marie Schaeffer.

Il ne s'agira cependant pas d'un romanesque ancré dans la réalité quotidienne des jeunes lecteurs, comme l'indique le prolifique sous-titre ajouté à ces *Aventures surprenantes*, tout aussi programmatique : « Histoire féérique de l'avenir, inspirée par l'observation des faits merveilleux déjà accomplis dans le domaine des sciences physiques et par l'étude des phénomènes de la nature. » Isabelle Meunier investit

[1] Francis Marcoin, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, H. Champion, 2006, p. 444.
[2] Jean-Marie Schaeffer, « La catégorie du romanesque », *Le Romanesque*, éd. G. Declercq et M. Murat, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 291-302.

ostensiblement un autre domaine, le conte féerique et merveilleux, qu'elle entend toutefois renouveler en l'abordant selon un éclairage inédit : celui de la science. En cette période de mutation épistémologique voyant les découvertes se multiplier, les savoirs s'étendre, les progrès techniques s'accroître et les connaissances se diffuser, le « romanesque » plastique de la littérature de jeunesse semble susceptible de capter des genres anciens comme des thématiques nouvelles, afin d'*a minima* se diversifier.

Ce ne fut pas du goût de l'ensemble du lectorat parental : l'auteure se voit contrainte d'éditer, en complément à sa fiction, une justification « pour répondre aux demandes d'explications[3] » (tel est son sous-titre), mettant en débat les qualités et défauts supposés de sa fiction. Elle défend alors sa démarche d'un double point de vue poétique et pédagogique : derrière les catégories discutées par les protagonistes – telles que le « possible », le « vrai », ou le « vraisemblable » – se lit la mise en question d'*un* romanesque qui ne dit pas son nom, dont la mise en regard des textes que forment l'œuvre et son explicitation théorique permet de dévoiler toutes les contradictions. Tentation constante d'une littérature de jeunesse qui voudrait n'exister que pour les seuls divertissement de ses lecteurs et plaisir d'écrire de son auteure, sans pour autant pleinement y parvenir, le romanesque inavouable de cette fiction oscille entre le besoin d'une caution scientifique pour exister légitimement au regard des médiateurs parentaux de ces œuvres enfantines, et le déploiement d'une plaisante spéculation imaginative qui n'use de la science que comme prétexte pour proliférer. C'est que, *in fine*, peu importent les fondements positifs d'un texte dont l'imaginaire romanesque débridé doit permettre la diffusion d'une utopie politique et sociale toute messianique, que les enfants lecteurs sont invités à reproduire dans leur réalité.

L'inavouable romanesque de la littérature de jeunesse

Comme la plupart de ses confrères s'adressant aux enfants, Isabelle Meunier évite de qualifier son œuvre de « roman » : le genre, depuis le XVIII^e^ siècle, est victime de ce « soupçon d'immoralité[4] » conduisant nombre de littérateurs et autres pédagogues à lui préférer le « conte ». Ce n'est cependant pas non plus sous cette dénomination que l'auteure choisit d'investir l'espace public, fait qui n'est guère surprenant au regard de

[3] *Revue de l'éducation nouvelle, Journal des mères et des enfants*, volume 3, 1^er^ mars 1851, p. 33. La *Revue* sera désormais abrégée en REN, et le numéro de volume ne sera précisé que s'il diffère de la note précédente.
[4] Francis Marcoin, *Librairie de jeunesse…*, *op. cit.*, p. 29.

l'environnement éditorial de son texte : le *Journal des mères et des enfants* n'a de cesse de condamner les contes, du moins lorsque ceux-ci sont à compter parmi ces « contes de fées que le directeur de la *Revue* condamne si énergiquement[5] ». Il n'en demeure pas moins qu'Isabelle Meunier semble s'accommoder, sinon se jouer, de cette réprobation toute théorique qui sonne comme une caricature ironique du jugement de certains des parents des petits abonnés. En témoigne l'incipit de *La Fête d'Alice*, ce « nouveau conte de fées » qu'elle édite à la suite des *Aventures surprenantes de cinq enfants abandonnés* :

> Contes de fées ! En voyant ce titre, beaucoup de vous, chers enfants, ont poussé une exclamation de plaisir, et quelques-uns de vos parents, je le crains, ont froncé les sourcils[6].

Alors que le périodique est constitué de deux parties, la première « pour les enfants », la seconde « pour les parents », l'écrivaine prend acte du rôle censeur exercé par un certain lectorat adulte, en s'adressant tacitement à lui au sein des fictions enfantines. Et au regard de celui-ci, le conte merveilleux, entaché de la même accusation d'inutilité voire d'immoralité que le roman, doit être rejeté dans les « Enfers » de la littérature de jeunesse. Sans précaution préalable, l'on risque de réprouver un texte jugé trop fantaisiste, sacrifiant au supposé seul désir de « plaisir » de son jeune lecteur, au lieu de faire la part belle à l'instruction, comme la *doxa* de la littérature enfantine le voudrait.

Pourtant, l'« histoire féérique de l'avenir » proposée par celle qui fut, avant Charles Baudelaire, la première traductrice des œuvres d'Edgar Allan Poe en France[7], a tous les ingrédients d'une féérie en bonne et due forme, d'une œuvre au scandaleux « romanesque », de par son double rattachement au roman d'aventure et au merveilleux, autorisant le déploiement d'un « mode exacerbé de présentation des événements, des émotions et des actions dans le récit[8] ». Ainsi s'épanouit un texte que le lecteur d'aujourd'hui, adulte en devenir ou être mûr encore empreint de ses jeunes années, peut pleinement savourer ; un récit déroulant ses aventures au fil d'événements qui sont autant de coups de théâtre et autres rebondissements ; une fiction mettant en scène cinq enfants pauvres arrachés de leur humble chaumière pour parcourir un monde fabuleux soumis à des lois *extra-ordinaires* relevant du merveilleux. Peuplé de voitures

[5] REN, 1er mars 1851, p. 33.
[6] REN, 1er mai 1851, p. 97.
[7] Isabelle Meunier fait paraître, dans la revue fouriériste *La Démocratie pacifique*, la traduction de la nouvelle *Le Chat Noir* de Poe, le 27 janvier 1847.
[8] Francis Langevin, « Présentation » du dossier « Le romanesque dans les fictions contemporaines », *Temps zéro*, n°8, juillet 2014, §1 (revue en ligne : http://tempszero.contemporain.info/document1192).

aériennes, de tunnels transparents permettant de voyager sous la mer, de roses bleues, de cerises sans noyaux ou de singes messagers, cet espace au sein duquel Isabelle Meunier développe son imaginaire presque sans réserve lance à ses jeunes lecteurs des appels au rêve dignes des fictions de jeunesse émancipées de toute entreprise didactique :

> […] à peu de distance de l'endroit où nos amis se trouvaient, on voyait l'embouchure d'un immense tube de fer qui allait se perdre dans les flots. À l'entrée de ce tube ou tunnel était une voiture qui partit avec rapidité dès que nos voyageurs y furent entrés. Ce voyage avait autant de charme que de nouveauté, car le tube était garni, dans toute sa longueur, de vitres épaisses, à travers lesquelles on distinguait les montagnes, les vallées et les habitant du fond de la mer[9].

De ce point de vue, l'œuvre se présente comme un *hapax* au sein du support médiatique qui l'accueille, plutôt enclin à diffuser des historiettes réalistes – entendons ici le terme en son sens large –, ancrées dans l'espace-temps du jeune lecteur, et à forte teneur morale sinon moralisatrice (songeons à « Gérard le présomptueux, ou la première pièce d'or[10] ») ; des textes d'éducation religieuse (par exemple, « Les saints pères et les fêtes catholiques du mois de novembre » par « Le tonton Gabriel[11] ») ; ou des écrits d'instruction appuyés de planches illustratives (tels « Samedi, le petit nègre, pour servir au tableau encyclopédique coloriés : *Le Sucre*[12] » par Louis Fortoul). L'on comprend que certains parents familiers de la *Revue* aient pu être déconcertés.

Pourtant, les *Aventures surprenantes* participent des prémices d'un mouvement littéraire qui donnera lieu à ce que l'on a pu nommer l'anticipation scientifique. Pratiquement la même année, en août 1851, Jules Verne imprime dans *Le Musée des familles* un de ses premiers textes : *Un drame dans les airs*, une nouvelle de jeunesse[13]. Mais, contrairement à sa consœur qui utilise elle aussi le motif du voyage en ballon dans ses *Aventures*, il a la double prudence de le diffuser dans un journal à public mêlé, connu pour son orientation littéraire et ses récits d'imagination *pour tous* ; et de le donner dans la rubrique « La Science en famille ». Le narrateur y voyage dans les airs en compagnie d'un dangereux fou qui énumère les expériences aérostatiques les plus incroyables, tout en le menant aux confins de la mort. Visiblement, l'association entre le « romanesque » produit par Isabelle Meunier et la « jeunesse » à laquelle elle entend s'adresser, pose problème. Elle devra justifier son entreprise, fût-ce en allant à l'encontre de sa création littéraire.

---

[9] REN, 1er novembre 1850, p. 6.
[10] REN, volume 5, 1er novembre 1852, p. 1-9.
[11] REN, volume 3, 1er novembre 1850, p. 8-9.
[12] REN, 1er novembre 1850, p. 9-16
[13] *Musée des familles. Lectures du soir*, vol. 18, août 1851, p. 329-336.

Mentir vrai : la science au secours du romanesque

Dès la dernière livraison des *Aventures surprenantes*, une note de la rédaction annonce la publication de cette justification manifestement demandée par le lectorat adulte :

> Il lui reste maintenant [à Isabelle Meunier], pour répondre aux désirs souvent exprimés par les parents de nos jeunes lecteurs, à nous donner une rapide indication de ceux des faits actuellement acquis ou entrevus dans le domaine de la science, qui ont servis de base aux récits merveilleux qu'elle nous a contés[14].

Le rédacteur en chef soutient publiquement sa collaboratrice. Il n'aura ainsi de cesse de revenir sur l'utilité de la fiction de cette dernière, ce qu'il fera encore dans une chronique :

> Les faits scientifiques et industriels que rappelle Madame Meunier présentent un grand intérêt ; il est bon de les connaître ; ils pourront servir d'introductions aux merveilles nouvelles que va nous révéler bientôt l'exposition universelle de Londres[15].

Isabelle Meunier, quant à elle, se prête plaisamment au jeu en reprenant la forme moliéresque qui a fait suite à *L'École des femmes* en fournissant « La critique des *Aventures surprenantes de cinq enfants abandonnés* (Pour répondre aux demandes d'explications) ». Le texte, prolixe, nécessite trois livraisons. Il se présente comme une saynète théâtrale mettant en scène des protagonistes débattant de son œuvre.

C'est le caractère « invraisemblable » de celle-ci qui est avant tout mis en question, caractère d'autant plus néfaste et pernicieux que, contrairement aux contes de fées, le récit se voudrait, comme son sous-titre l'indique, fondé sur des phénomènes avérés :

> Mme Delcour. – Ces contes de fées (que je n'approuve pas, cependant) n'ont pas la prétention d'être autre chose que de pures fantaisies. Et les enfants le savent bien […]. Tandis que l'auteur de cette mauvaise histoire (fondée, dit-on, sur l'observation de faits scientifiques), semble avoir pris à tâche de bourrer la tête de ses pauvres petits lecteurs de toutes sortes d'idées fausses[16].

Accusées de « fausser le jugement des enfants[17] » en allant contre « l'amour de la vérité[18] », de « prêcher comme des vérités[19] » des phénomènes qui n'en sont pas, *Les Aventures surprenantes* ne répondraient pas à l'exigence d'apprendre aux enfants les

[14] REN, 1er février 1851, p. 54.
[15] REN, 1er mars 1851, p. 39.
[16] REN, 1er mars 1851, p. 33.
[17] REN, 1er mars 1851, p. 34.
[18] REN, 1er mars 1851, p. 33.
[19] REN, 1er avril 1851, p. 42.

« choses réelles et positives[20] ». Non sans complaisance ironique, Isabelle Meunier multiplie les critiques à l'encontre de cette « suite de rêveries qui n'ont pas le sens commun[21] » dont elle est à l'origine, attirant tout un vocabulaire dépréciatif (« grotesque[22] », « absurde[23] », « ridicule[24] »), que l'on imagine être celui des lecteurs adultes les plus austères de la *Revue*.

Sa première réplique semble indiquer qu'elle plaiderait volontiers en faveur d'une ouverture des littératures d'enfance au plaisir romanesque gratuit et pleinement assumé, légitime parce que fondé sur une confiance absolue en la capacité d'exercice critique du jeune lecteur. La petite Laure, qui a droit de parole au sein du débat entre adultes, en témoigne :

> Laure. – Oh ! Maman, sans doute beaucoup [d'enfants] l'ont lue comme moi, seulement pour s'amuser. – Je sais parfaitement bien qu'on ne peut pas marcher sur le feu, ni voyager au fond de la mer, ni causer à vive voix à dix lieues de distance[25].

Est-ce une conviction personnelle de l'auteure à l'époque indéfendable ? On peut le supposer : l'argument ne suffit pas et la rhétorique du texte d'Isabelle Meunier ne le développe pas outre mesure. Elle préfère, au lieu de célébrer les joies des récits d'imagination pour l'enfance, se situer sur un autre terrain et défendre le caractère *possible* de son texte : « Il y a […] beaucoup de choses qui sont vraies[26] ». L'auteure fait ainsi intervenir des catégories dont la première au moins est *a priori* anti-romanesque : la « vérité » et la « vraisemblance ». Son texte, en effet, se veut une :

> […] application de découvertes et d'inventions déjà faites, archi-faites, et qui nous seraient familières comme la machine à vapeur ou le daguerréotype, si dans les temps où nous vivons les inventeurs étaient traités avec plus de libéralité[27].

Sacrifiant son originalité propre (« archi-faites ») à sa démarche argumentative, Isabelle Meunier oriente sa « Critique » vers une tout autre direction, qui lui est familière : la vulgarisation scientifique. L'on ne s'en étonnera pas, au regard des actions menées par son mari, Victor Meunier. Socialiste militant durant les années 1848-1850, celui-ci a délaissé la politique sous un Second Empire trop autoritaire, pour jouer un rôle considérable dans le mouvement de vulgarisation scientifique en plein essor dans les

[20] REN, 1er avril 1851, p. 42.
[21] REN, 1er mars 1851, p. 34.
[22] REN, 1er mars 1851, p. 35.
[23] REN, 1er mars 1851, p. 33.
[24] REN, 1er avril 1851, p. 42.
[25] REN, 1er mars 1851, p. 33-34.
[26] REN, 1er mars 1851, p. 34.
[27] REN, 1er mars 1851, p. 35.

années 1850-1860. À l'époque de la publication de son épouse, il est le rédacteur du feuilleton scientifique de *La Presse* (et le restera jusqu'en 1855). Auteur de nombreux ouvrages savants et collaborateur actif, entre autres, de *L'Écho du monde savant*, de *La Phalange*, de la *Revue synthétique*, et du *Courrier de l'industrie*, il fondera *L'Ami des Sciences* ainsi que la *Presse des enfants* en 1855.

S'instaure ainsi dans la « Critique » un régime d'écriture voué à instruire les parents lecteurs, en justifiant presque point par point les éléments du texte littéraire qui avaient pu les heurter. Ainsi en va-t-il au sujet de cette « île flottante[28] » sur laquelle les petits héros d'Isabelle Meunier étaient invités à voyager. La justification théorique s'attache à montrer que cette idée n'est pas aussi « bien outrée[29] » qu'elle en a l'air :

> Mme Muller. – Je pourrais vous prêter un petit livre fort curieux, écrit par un Américain nommé Etzler, où on donne une théorie fort raisonnée de ce charmant moyen de transport (1) ; et si vous voulez quelque chose de plus positif, je vous parlerai des îles flottantes des Chinois.
>
> (1) *The paradise within the reach of all Men*, without labour, by powers of nature and machinery. By J.-A. Etzler. London : John Brooks, 421, Oxford Street, 1836[30].

Multipliant les références scientifiques, les notes, les allusions aux périodiques tels que *La Presse*[31] où opère son mari, l'auteure s'intègre dans le cercle de tous ces journaux participant à la diffusion des savoirs nouveaux. Le « roman scientifique » est alors en pleine émergence[32] : espace d'hybridation fécond, il mêle ambitions épistémologiques et esthétiques – ce que le fils de Pierre-Jules Hetzel synthétisera un demi siècle plus tard en ces termes : « […] l'heure est venue où la science a sa place faite dans le domaine de la littérature[33]. » Isabelle Meunier baigne dans la même dynamique que son époux : alors que *Les Singes domestiques* de celui-ci[34], édités en 1886, s'annoncent déjà dans l'épisode du singe messager chez celle-là, la référence à Etzler et aux îles flottantes des Chinois dans les *Aventures* anticipe un article sur le sujet

[28] REN, 1er février, p. 49.
[29] REN, 1er mars, p. 36.
[30] REN, 1er mars 1851, p. 36. Nous respectons la typographie du périodique.
[31] REN, 1er mars 1851, p. 36 « […] ces jours derniers *La Presse* donnait, d'après le *Courrier des États-Unis*, la description d'un bateau destiné à l'exploration du lit des fleuves et des mers […]. » Une note indique la date de publication de cet article dans *La Presse*.
[32] Daniel Raichvarg et Jean Jacques, *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Seuil, 1991, p. 111-119.
[33] Louis-Jules Hetzel, « Avertissement de l'éditeur », dans Jules Verne, *Aventures du capitaine Hatteras*, Paris, Hetzel, 1903, p. 2.
[34] Victor Meunier, *Avenir des espèces. Les Singes domestiques*, Paris, M. Dreyfous, 1886.

qui paraîtra dans *L'Ami des Sciences*[35] quatre ans plus tard. L'on reconnaît ici, en outre, un motif qui hantera longtemps Jules Verne – ce dont témoignera encore *L'Île à hélice* en 1895. Sont convoquées, à l'appui de sa démonstration, toutes les inventions récentes susceptibles de rationnaliser son texte, fussent-elles farfelues ; l'ensemble des rêveries d'inventeurs et autres ingénieurs, à l'instar de ce M. Valence qui « a proposé de transporter non seulement des lettres et des paquets, mais encore des hommes, à raison de trente cinq lieues à l'heure, en les faisant circuler dans des tubes, par la seule pression de l'air[36] ». L'on notera le caractère tacitement irrévérencieux de la « Critique » rédigée par Isabelle Meunier, qui tend à montrer aux parents réprobateurs qu'ils ont jugé son texte invraisemblable faute de connaissances suffisantes. À son entreprise instructive, elle adjoint en outre une dimension éducative[37]. Elle les invite implicitement à mettre en pratique une attitude idéale de lecteur *et* de parent, en allant en quête des savoirs qui leur font défaut :

> Mme Muller. […] Après avoir lu cette histoire j'ai essayé, dans l'intérêt de mes enfants et pour ma propre satisfaction, de trouver l'explication des choses que je ne comprenais pas, et mes recherches n'ont pas été vaines[38].

Cet éloge en filigrane de la curiosité engendre néanmoins un problème terminologique. Parce qu'en cette période voyant se multiplier et se diffuser de plus en plus massivement les découvertes scientifiques, l'attitude exigée face au monde et à la technique est celle de l'émerveillement, le *merveilleux* tend à pouvoir endosser un sens nouveau :

> M. Duménil. – Ma fille a raison, madame Delcour, tout est merveilleux, la fine mousseline sur laquelle vous brodez, […] et jusqu'à la combinaison des divers ingrédients qui composent un gâteau. […]
> Mme Delcour. – Oh ! Sans doute. – Cependant je trouve que vous donnez au mot *merveilleux* une signification trop étendue[39].

À l'ancien merveilleux, au surnaturel des fées, s'en substitue un nouveau, scientifique et naturel. Même lorsqu'il s'agit de justifier non plus l'« invraisemblable » mais l'« impossible », la science est appelée à la rescousse, moyennant une accommodation

[35] *L'Ami des Sciences*, 7 janvier 1855, p. 5 : « Si fantastique que la prophétie paraisse, des îles flottantes de M. Etzler au bateau à vapeur qu'on construit en ce moment en Angleterre, il n'y a pas tellement loin que la distance ne puisse être franchie un jour ou l'autre, dans vingt ans, dans cinquante ans. »
[36] REN, 1er mars 1851, p. 37. Trente-cinq lieues par heure équivalent environ à 170 km/h.
[37] L'on entend par « instruction » ce qui relève de la transmission de savoirs, par opposition à l'« éducation », appartenant aux domaines moral et social –, les deux termes pouvant s'inscrire au cœur de projets « pédagogiques ».
[38] REN, 1er avril 1851, p. 43.
[39] REN, 1er mars 1851, p. 34.

chronologique. C'est par exemple le cas s'agissant d'expliquer une maison transportée dans les airs :

> Maurice. – […] Le problème de la locomotion aérienne est peut-être déjà résolu ; s'il ne l'est pas aujourd'hui, il le sera demain[40] […].

Isabelle Meunier élabore ainsi un plaidoyer en faveur d'un romanesque que l'on pourrait qualifier de « positif », tout aussi sinueux, extraordinaire et plaisant que l'ancien, mais qui a désormais la caution de la vérité scientifique pour exister au sein d'une littérature adressée au jeune public :

> M. Duménil. – Oui, mes enfants, vive le merveilleux, le merveilleux-vrai. – Oh ! Il n'est point besoin que vous le cherchiez dans les contes de fées, car la réalité dépasse infiniment tout ce que l'imagination peut créer de plus fantastique[41].

Et pourtant, bien que le lecteur d'aujourd'hui ait connaissance des inventions évoquées par Isabelle Meunier ; quoique son époque lui ait offert les fleurs aux couleurs incroyables et les fruits sans pépins qu'elle anticipait ; et en dépit du fait qu'il utilise quotidiennement des inventions que l'auteure avait en son temps projetées – songeons à cette machine labourant la terre – ; il ne peut que se laisser charmer par le caractère féérique, merveilleux… et romanesque des *Aventures surprenantes de cinq enfants abandonnés*.

La victoire du romanesque ? Éducation et utopie mêlées

Si, dans la « Critique », la science se veut *caution* du romanesque, dans l'œuvre elle-même, en revanche, elle semble plutôt être son *prétexte*. Il n'est à cet égard pas anodin que l'auteure ait délibérément refusé de s'inspirer d'inventions techniques alors bien connues, comme elle le souligne :

> Blanche. – Mon oncle, dans les *Aventures*, on ne dit pas un mot du télégraphe électrique.
> Maurice. – C'est vrai, mon enfant, et c'est une grave omission. Pas un mot du télégraphe électrique, la plus grande merveille de nos jours[42] !

Théorie et pratique ne coïncident pas parfaitement dans le face-à-face entre ces deux textes instaurant deux régimes d'écriture parallèles et concurrents plus que complémentaires. *Les Aventures*, destinées aux enfants, se gardent bien de toute explication rationnelle et scientifique afin de manifestement privilégier l'évasion et la

[40] REN, 1er mars 1851, p. 36
[41] REN, 1er mai 1851, p. 50.
[42] REN, 1er avril 1851, p. 41.

dimension inouïe des péripéties. C'est particulièrement patent lors du passage de l'« île flottante ». Alors que la « Critique » s'attachait à détailler les fondements scientifiques qui avaient inspiré l'auteure, il est remarquable de voir combien les *Aventures* entretiennent le caractère extraordinaire et incroyable de l'épisode. L'extrait, quoique long, mérite d'être cité :

> Arrivés sur le rivage, tous les enfants […] furent agréablement surpris de voir amarrée à peu de distance […] une île flottante couverte de verdure.
> « Oh, quelle idée charmante ! Quel joli voyage nous allons faire ! Que nous allons nous amuser ! »
> L'île s'approcha autant que possible du rivage, et un pont d'une extrême légèreté vint servir de passage pour l'embarquement.
> Les enfants battirent des mains et poussèrent des cris de joie lorsque l'île s'éloigna de la côte. S'ils n'avaient vu le rivage fuir avec rapidité, ils se seraient crus immobiles ; car l'étendue de l'île était trop considérable pour qu'elle pût être ballotée, comme un vaisseau, par le mouvement des vagues.
> Je ne saurais dire combien le voyage fut agréable[43].

Le texte se démarque de son pendant destiné aux parents par son superbe refus de toute vulgarisation et de toute dimension instructive. Nul point de vue technique ou pragmatique n'est adopté dans une œuvre qui, au contraire, met en valeur le plaisir retiré de l'aventure. Précision et rigueur scientifiques cèdent le pas à la spéculation imaginative, car l'amusement des héros doit être celui des jeunes lecteurs. L'auteure n'a de cesse de souligner le caractère presque magique de leurs aventures : la science de ce roman « positif », mais pleinement romanesque et nettement orienté vers le divertissement, n'est manifestement que le prétexte au déploiement de la fantaisie. L'on perçoit ainsi combien le régime du merveilleux s'instaure moins par les faits énoncés que grâce aux modalités de l'écriture elle-même : présentation d'effets sans causes rationnelles par ellipse de passages didactiques, supplantation de l'intellect par l'expérience, focalisation du texte sur le point de vue des enfants, subjectivité hyperbolique et redondance de l'expression de la jouissance, en sont les principaux traits. Et Isabelle Meunier fait de ce merveilleux le propre de l'enfance qu'il convient de cultiver : « ne cherchez jamais à réprimer dans un jeune cœur ses aspirations vers le merveilleux[44] ».

Est-ce à dire pour autant qu'il faudrait voir en cette œuvre une célébration du romanesque pour lui-même, de la gratuité de la fantaisie littéraire ? Certes non. Si le cas Isabelle Meunier atteste qu'en 1850 la littérature de jeunesse en pleine construction et

[43] REN, 1er février 1851, p. 49.
[44] REN, 1er mai 1851, p. 50.

en quête d'elle-même s'est émancipée d'une partie des missions qui lui ont longtemps été confiées – moralisation, éducation et instruction, pour le dire en peu de mots –, toutes n'ont cependant pas été délaissées. Plus exactement, un glissement s'est opéré : la pédagogie mise en œuvre par Isabelle Meunier n'est plus ici didactique mais métaphorique. Le rôle dévolu au romanesque est d'être une image-pont entre fiction et réalité. Ainsi, l'auteure justifie dans son récit la présence d'un « cheval d'acier », en invitant à le considérer comme « une fantaisie inventée pour présenter une locomotive sous une forme amusante et familière aux enfants[45] ». Le romanesque se veut alors au service de la science : parce qu'il est image, il permet une meilleure diffusion et compréhension des savoirs – à ceci près qu'il faut que ceux-ci aient été préalablement acquis, nulle explication n'étant donnée.

Demeure malgré tout la présence résiduelle, dans la fiction, de passages qui ne sauraient trouver de fondement scientifique positif, à l'instar du « faon et [des] lionceaux jou[ant] ensemble[46] », que les jeunes lecteurs sont conduits à interpréter symboliquement au fil d'un texte renouant de plus en plus avec le didactisme, sans néanmoins se départir de son caractère romanesque.

Tout se passe ainsi comme si le romanesque avait autant besoin d'être légitimé qu'il se légitimait *de lui-même et par lui-même*, en vertu des pouvoirs que l'on accorde à la fiction. C'est ce que l'auteure exprime dans son conte déjà évoqué, *La Fête d'Alice* :

> […] il y a une grande différence entre le mensonge et l'imagination qui donne une forme aux idées, et les rend plus saisissantes[47].

En cette époque où l'on ne cesse d'adresser des discours sociaux aux enfants lecteurs, le romanesque d'Isabelle Meunier a, en dernier ressort, une fonction politique. Véritable utopie progressiste, le monde dans lequel les jeunes héros des *Aventures surprenantes* sont transportés se veut lénifiant et rassurant : peurs ni heurts n'y trouvent de place. Paradoxalement, c'est ainsi un romanesque sans suspens qui se déploie dans les lignes de la *Revue de l'éducation nouvelle*. Tout problème se voit instantanément et opportunément résolu[48], tandis qu'au fil de l'avancement du texte les images se

[45] REN, 1er mars 1851, p. 36.
[46] REN, 1er novembre 1850, p. 7.
[47] REN, 1er mai 1851, p. 97.
[48] L'unique passage dysphorique du texte dépeint des travailleurs en pleine lutte contre la nature pour parvenir à la dominer, mais ils demeurent « plein de gaîté malgré les périls qui les entour[ent] et les privations qu'il leur [faut] subir ». REN, 1er novembre 1850, p. 5. À l'évocation d'un monde sauvage, Isabelle Meunier préfère manifestement

multiplient, et se délestent de leur dimension métaphorique pour endosser une fonction illustrative – et didactique. Songeons au fabuleux Palais renfermant les statues de la Science, de l'Art et de l'Industrie[49], ou au Temple du travail « à la gloire des hommes qui ont concouru pour leur travaux, leur science, leur génie au progrès et au bonheur de l'humanité[50] », monuments permettant de célébrer un monde idyllique où le bonheur et la prospérité de chacun et de tous ont été conquis de haute lutte :

> Lorsque l'on a fait la conquête de ce pays, il était pauvre et inculte ; dans le commencement, il a fallu beaucoup de travail et de dévouement pour que tous les habitants fussent pourvus des objets nécessaires à la vie. Mais peu à peu, à mesure que les choses devenaient plus abondantes, on ne s'est plus contenté d'être logé, vêtu, nourri. On a voulu que les habitations fussent belles, la nourriture recherchée. Et comme tout le monde aimait le luxe en toutes choses, et que personne n'aurait voulu en jouir aux dépens des autres, on a trouvé le moyen de donner le luxe à tous[51].

Le romanesque, progressivement, se métamorphose sinon s'amenuise : il se dirige du côté de la représentation, certes onirique parce qu'idéale, mais transparente et univoque. En d'autres termes, il dessert un apologue[52]. La mutation est entérinée quand, à la fin de son œuvre, Isabelle Meunier prend la parole pour s'adresser directement à ses lecteurs – peut-être faudrait-il plutôt dire, les sermonner :

> […] au milieu du luxe et du bonheur, Jacques, François, Marie, Jean et Ninette n'oublièrent point que les premières années de leur vie s'étaient écoulées dans une misérable chaumière, ni que des milliers d'enfants vivaient toujours, comme ils vécurent alors, dans l'ignorance et la pauvreté. Ils prirent la résolution de revenir dans leur pays pour essayer de faire le bien en enseignant les vérités qu'ils avaient apprises, et les moyens d'être heureux par le travail et l'amour de Dieu et du prochain[53].

C'est désormais la dimension éducative de l'utopie qui sert de caution au romanesque, dont on ne cherche plus à défendre l'assise scientifique ni moins encore la gratuité. Science et littérature ne sont que les *instruments* d'un objectif *in fine* politique. Et quand il s'agit de savoir si le « beau pays » dépeint dans les aventures existe « vraiment », l'un des protagonistes de la « Critique » répond :

---

celle de la civilisation. Voir Matthieu Letourneux, *Poétique du roman d'aventures : entre civilisation et sauvagerie, 1860-1920*, Lille, Atelier National de Reproduction des Thèses, 2003.

[49] REN, 1er mars 1851, p. 35.

[50] REN, 1er mai 1851, p. 50.

[51] REN, 1er mars 1851, p. 35-36.

[52] K. Alfons Knauth, « Apologue », *Dictionnaire raisonné de la caducité des genres littéraires*, S. Neiva et A. Montandon (dir.), Genève, Droz, 2014, p. 57-70 : « Un apologue serait […] un récit relativement court, à double sens propre et figuratif, caractérisé par un certain ton plaisant, humoristique ou satirique, ainsi que par une fonction instructive ou morale. »

[53] REN, 1er mai 1851, p. 54.

> […] il est un peu difficile d'en vérifier positivement l'existence ; mais ce qui est certain, c'est qu'il pourrait parfaitement exister. Pour moi, j'incline à croire qu'il n'est pas loin de nous, et je chéris l'espoir qu'avant de mourir nous pourrons en voir au moins un petit coin[54].

Peu importe le caractère vraisemblable ou non d'une fiction qui se fait gloire de balancer entre conditionnel et futur : le monde merveilleux représenté « pourrait » exister, et existera si chacun de ses jeunes lecteurs y pourvoie comme on a pris soin de le leur indiquer. La voie qui permettra de « hâter l'avenir de joie et de splendeur promis à la terre[55] » est toute tracée, dans un romanesque qui entend bien séduire et avoir une utilité dans la société. La fantaisie débridée d'Isabelle Meunier trouve ainsi finalement sa justification dans la dimension prospective de son texte, qui se veut moins une instruction qu'une éducation des jeunes lecteurs à leur futur rôle de citoyen en vue de construire une société pacifiée. Si elle est une romancière, l'écrivaine n'en demeure pas moins une saint-simonienne convaincue qui entend s'engager dans les tourments de la société de son temps. Reste que son romanesque a pu, un temps, se déployer pleinement, en vertu de la foi qu'elle a eue en son pouvoir.

Lointainement inspirées par les faits scientifiques « positifs » sur lesquels l'auteure prétend s'être fondée lorsqu'elle s'adresse à son lectorat âgé, *Les Aventures surprenantes de cinq enfants abandonnés* sont un récit pour enfants faisant la part belle au merveilleux et à la fantaisie les plus débridés, sans toutefois renoncer à la dimension utilitaire d'un romanesque « positif » mis au service des transformations politiques et sociales appelées au sein de la société. À cet égard, la littérature de jeunesse, à l'orée du second XIX^e^ siècle, apparaît comme la terre d'élection d'un romanesque fertile en inventivité, se déployant dans les replis les plus invraisemblables et étonnants du merveilleux scientifique ; un romanesque voué au plaisir de lecteurs emmenés dans des espaces utopiques régis par des lois inattendues, tout en devant son existence à l'utilité pédagogique qu'on lui accorde.

Amélie Calderone
CNRS-IHRIM

[54] REN, 1er mai 1851, p. 50.
[55] REN, 1er mai 1851, p. 50.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Ami des Sciences (*L'*).

Meunier Victor, *Avenir des espèces. Les Singes domestiques*, Paris, M. Dreyfous, 1886.

Musée des familles. Lectures du soir.

Revue de l'éducation nouvelle, Journal des mères et des enfants.

Bibliographie critique

« Le romanesque dans les fictions contemporaines », *Temps zéro*, n°8, juillet 2014.

Dictionnaire raisonné de la caducité des genres littéraires, éd. S. Neiva et A. Montandon, Genève, Droz, 2014.

Letourneux Matthieu, *Poétique du roman d'aventures : entre civilisation et sauvagerie, 1860-1920*, Lille, Atelier National de Reproduction des Thèses, 2003.

Marcoin Francis, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e^ siècle*, Paris, H. Champion, 2006.

Raichvarg Daniel et Jacques Jean, *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Seuil, 1991

Schaeffer Jean-Marie, « La catégorie du romanesque », *Le Romanesque*, éd. G. Declercq et M. Murat, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004.

RESUME

Dans la littérature de jeunesse du XIX^e^ siècle, le « romanesque » ne va pas de soi. Tentation constante d'auteurs en quête de liberté, désir persistant de petits lecteurs en quête de plaisir, il trouve en la science, *via* le « merveilleux scientifique », certes une caution pour exister, mais se déploie également hors de tout domaine « positif » grâce aux qualités pédagogiques que l'époque, avide d'une littérature politiquement et socialement utile, lui prête volontiers.

MOTS CLEFS

Français

- Merveilleux scientifique
- Vulgarisation scientifique
- Littérature de jeunesse au XIX^e^ siècle
- Revues de jeunesse du XIX^e^ siècle
- Instruction

- Éducation
- Littérature politique au XIX^{e} siècle
- Utopie progressiste

Anglais

- Fairy-Tale Science
- Scientific Popularization
- 19th Century Youth Literature
- 19th century youth magazines
- Instruction
- Education
- 19th century political literature
- Progressive utopia